

Épreuve orale anticipée de français

Classe de 1<sup>ère</sup> L

**Lectures complémentaires**

**Séquence I**

---

# Repères sur l'illusion théâtrale

Le théâtre est un art de l'illusion : il imite la réalité au moyen d'artifices divers. C'est cette dimension mimétique (*mimèsis*) que met en avant Aristote dans sa *Poétique* (IVe s. av. J.-C.), et que le Classicisme, au XVIIe siècle, reprend à son compte, avec l'impératif de vraisemblance.

Les textes et citations ci-après - textes de théâtre ou sur le théâtre - permettent de réfléchir à cette composante essentielle de l'art théâtral, entre artifice et imitation du réel.

## **Shakespeare, Le songe d'une nuit d'été, 1595**

*Prononcée par le lutin Robin, dit Puck, voici la dernière réplique de cette comédie qui ressemble à un rêve.*

PUCK, *aux spectateurs*. - Ombres que nous sommes, si nous avons déçu, figurez-vous seulement (et tout sera réparé) que vous n'avez fait qu'un somme, pendant que ces visions vous apparaissaient. Ce thème faible et vain, qui ne contient pas plus qu'un songe, gentils spectateurs, ne le condamnez pas ; nous ferons mieux, si vous pardonnez. Oui, foi d'honnête Puck, si nous avons la chance imméritée d'échapper aujourd'hui au sifflet du serpent, nous ferons mieux avant longtemps, ou tenez Puck pour un menteur. Sur ce, bonsoir, vous tous. Battez des mains, si nous sommes des amis, et Robin réparera ses torts. (*Sort Puck.*)

## **Shakespeare, Comme il vous plaira, 1599**

Le monde entier est un théâtre, Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles.

## **Corneille, L'illusion comique \*, Acte V, scène 5, 1635**

*Pridamant est à la recherche de son fils Clindor, qu'il n'a pas vu depuis dix ans. Le magicien Alcandre, dans sa grotte, lui montre par enchantement les aventures de son fils tout au long de la pièce, jusqu'à sa mort.*

ALCANDRE

[...]

Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,  
Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

PRIDAMANT

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT

Je vois Clindor ! Ah dieux ! Quelle étrange surprise !  
Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !  
Quel charme en un moment étouffe leurs discords,  
Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,  
Leur poème récité, partagent leur pratique :

L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;  
Mais la scène préside à leur inimité.

Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,  
Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,  
Le traître et le trahi, le mort et le vivant,  
Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,  
D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;  
Mais tombant dans les mains de la nécessité,  
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT

Mon fils comédien !

ALCANDRE

D'un art si difficile  
Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;  
Et depuis sa prison, ce que vous avez vu,  
Son adultère amour, son trépas imprévu,  
N'est que la triste fin d'une pièce tragique  
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,  
Par où ses compagnons en ce noble métier  
Ravissent à Paris un peuple tout entier.

\* Dans le titre, l'adjectif comique n'est pas à entendre au sens de drôle : au XVIIe siècle, comique s'entend ici comme un synonyme de théâtral, tout comme le terme de comédie désigne avant tout une pièce de théâtre.

### **Chapelain, Lettre à Godeau sur la règle des vingt-quatre heures, 1630**

Je pose donc pour fondement que l'imitation en tous Poèmes doit être si parfaite qu'il ne paraisse aucune différence entre la chose imitée et celle qui imite, car le principal effet de celle-ci consiste à proposer à l'esprit, pour le purger de ses passions dérégées, les objets comme vrais et comme présents. [...]

Pour cela même sont les préceptes qu'ils [les Anciens] nous ont donnés concernant les habitudes des âges et des conditions, l'unité de la Fable, sa juste longueur, bref, cette vraisemblance si recommandée et si nécessaire en tout Poème, dans la seule intention d'ôter aux regardants toutes les occasions de faire réflexion sur ce qu'ils voient et de douter de sa réalité. [...] j'estime que les Anciens qui se sont astreints à la règle des vingt-quatre heures ont cru que s'ils portaient le cours de leur représentation au delà du jour naturel ils rendraient leur ouvrage non vraisemblable au respect de ceux qui le regarderaient [...] et l'on frustrerait l'art de sa fin qui va à toucher le spectateur par l'opinion de la vérité.

### **Georges de Scudéry, Observations sur Le Cid, 1637**

« Il est vrai que Chimène épousa le Cid, mais il n'est point vraisemblable qu'une fille d'honneur épouse le meurtrier de son père. »

### **Molière, L'Avare, Acte IV, scène 7, 1668**

HARPAGON - *Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*

[...] N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ? de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

### **Boileau, Art poétique, 1674**

« Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli  
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli. »

### **Le « quatrième mur » de Diderot, Entretiens sur le fils naturel (Le Fils naturel, 1757)**

« Soit donc que vous composiez, soit que vous jouiez, ne pensez non plus au spectateur que s'il n'existait pas. Imaginez sur le bord du théâtre un grand mur qui vous sépare du parterre. Jouez comme si la toile ne se levait pas. »

## **Stendhal, Racine et Shakespeare, 1823-1825**

*Dans cet essai, Stendhal fait dialoguer « le Romantique » avec « l'Académicien ». Le premier rapporte ici une anecdote devenue célèbre et emblématique de la relativité de l'illusion théâtrale.*

L'année dernière (août 1822), le soldat qui était en faction dans l'intérieur du théâtre de Baltimore, voyant Othello\* qui, au cinquième acte de la tragédie de ce nom, allait tuer Desdemona, s'écria « Il ne sera jamais dit qu'en ma présence un maudit nègre aura tué une femme blanche. » Au même moment le soldat tire son coup de fusil, et casse un bras à l'acteur qui faisait Othello. Il ne se passe pas d'années sans que les journaux ne rapportent des faits semblables. Eh bien ! ce soldat avait de l'illusion, croyait vraie l'action qui se passait sur la scène. Mais un spectateur ordinaire, dans l'instant le plus vif de son plaisir, au moment où il applaudit avec transport Talma-Manlius disant à son ami : « Connais-tu cet écrit ? », par cela seul qu'il applaudit, n'a pas l'illusion complète, car il applaudit Talma, et non pas le Romain Manlius ; Manlius ne fait rien de digne d'être applaudi, son action est fort simple et tout à fait dans son intérêt.

## **Victor Hugo, Tas de pierres III, 1830-1833**

Le théâtre n'est pas le pays du réel : il y a des arbres en carton, des palais de toile, un ciel de haillons, des diamants de verre, de l'or de clinquant, du fard sur la pêche, du rouge sur la joue, un soleil qui sort de dessous la terre.

C'est le pays du vrai : il y a des cœurs humains sur la scène, des cœurs humains dans la salle, des cœurs humains dans les coulisses.

## **Bertolt Brecht : la distanciation**

La forme dramatique du théâtre est action,  
implique le spectateur dans l'action,  
épuise son activité intellectuelle,  
lui est occasion de sentiments.  
Expérience vécue.  
Le spectateur est plongé dans quelque chose.  
Suggestion.  
Les sentiments sont conservés tels quels.  
  
Le spectateur est à l'intérieur, il participe.  
L'homme est supposé connu.  
L'homme immuable.  
Intérêt passionné pour le dénouement.  
Une scène pour la suivante.  
Croissance organique.  
Déroulement linéaire.  
Évolution continue.  
L'homme comme donnée fixe.  
La pensée détermine l'être.  
Sentiment.

La forme épique du théâtre est narration,  
fait du spectateur un observateur, mais  
éveille son activité intellectuelle,  
l'oblige à des décisions.  
Vision du monde.  
Le spectateur est placé devant quelque chose.  
Argumentation.  
Les sentiments sont poussés jusqu'à la prise  
de conscience.  
  
Le spectateur est placé devant, il étudie.  
L'homme est l'objet de l'enquête.  
L'homme qui se transforme et transforme.  
Intérêt passionné pour le déroulement.  
Chaque scène pour soi.  
Montage.  
Déroulement sinueux.  
Bonds.  
L'homme comme processus.  
L'être social détermine la pensée.  
Raison.

Bertolt BRECHT, « Théâtre récréatif ou théâtre didactique », 1936,  
in *Écrits sur le théâtre*, 1957, © éd. de l'Arche, 1963, pp. 40-41.

Séquence I - Don Juan en scène - Séance sur  
la parole théâtrale au XX<sup>e</sup> s.

**Jean Tardieu**

**« FINISSEZ VOS PHRASES ! Ou UNE HEUREUSE RENCONTRE »**

**La comédie du langage, 1951**

*Monsieur A, quelconque. Ni vieux, ni jeune.*

*Madame B, Même genre.*

*Monsieur A et Madame B, personnages quelconques, mais pleins d'élan (comme s'ils étaient toujours sur le point de dire quelque chose d'explicite) se rencontrent dans une rue quelconque, devant la terrasse d'un café.*

Monsieur A, avec chaleur. Oh ! Chère amie. Quelle chance de vous...

Madame B, ravie. Très heureuse, moi aussi. Très heureuse de... vraiment oui !

Monsieur A Comment allez-vous, depuis que ?...

Madame B, très naturelle. Depuis que ? Eh ! bien ! J'ai continué, vous savez, j'ai continué à...

Monsieur A Comme c'est !... Enfin, oui vraiment, je trouve que c'est...

Madame B, modeste. Oh, n'exagérons rien ! C'est seulement, c'est uniquement... je veux dire : ce n'est pas tellement, tellement...

Monsieur A, intrigué, mais sceptique. Pas tellement, pas tellement, vous croyez ?

Madame B, restrictive. Du moins je le... je, je, je ... Enfin ! ...

Monsieur A, avec admiration. Oui, je comprends : vous êtes trop... vous avez trop de...

Madame B, toujours modeste, mais flattée. Mais non, mais non : plutôt pas assez...

Monsieur A, réconfortant. Taisez-vous donc ! Vous n'allez pas nous ... ?

Madame B, riant franchement. Non ! Non ! Je n'irai pas jusque-là !

Un temps très long. Ils se regardent l'un l'autre en souriant.

Monsieur A Mais, au fait ! Puis-je vous demander où vous ... ?

Madame B, très précise et décidée. Mais pas de ! Non, non, rien, rien. Je vais jusqu'au, pour aller chercher mon. Puis je reviens à la.

Monsieur A, engageant et galant, offrant son bras. Me permettez-vous de ... ?

Madame B Mais, bien entendu ! Nous ferons ensemble un bout de.

Monsieur A Parfait, parfait ! Alors, je vous en prie. Veuillez passer par ! Je vous suis. Mais, à cette heure-ci, attention à, attention aux !

Madame B, acceptant son bras, soudain volubile. Vous avez bien raison. C'est pourquoi je suis toujours très. Je pense encore à mon pauvre. Il allait, comme ça, sans, ou plutôt avec. Et tout à coup, voilà que ! Ah la la ! Brusquement ! Parfaitement. C'est comme ça que. Oh ! J'y pense, j'y pense ! Lui qui ! Avoir eu tant de ! Et voilà que plus ! Et moi je, moi je, moi je !

Monsieur A Pauvre chère ! Pauvre lui ! Pauvre vous !

Madame B, soupirant. Hélas oui ! Voilà le mot ! C'est cela !

Une voiture passe vivement, en klaxonnant.

Monsieur A, tirant vivement Madame B en arrière. Attention ! Voilà une !

Autre voiture, en sens inverse. Klaxon.

Madame B En voilà une autre !

Monsieur A Que de ! Que de ! Ici pourtant ! On dirait que !

Madame B Eh ! Bien ! Quelle chance ! Sans vous, aujourd'hui, je !

Monsieur A Vous êtes trop ! Vous êtes vraiment trop ! Soudain changeant de ton. Presque confidentiel. Mais si vous n'êtes pas, si vous n'avez pas, ou plutôt : si, vous avez, puis-je vous offrir un ?

Madame B Volontiers. Ça sera comme une ! Comme de nouveau si...

Monsieur A, achevant. Pour ainsi dire. Oui. Tenez, voici justement un. Asseyons nous !

Ils s'assoient à la terrasse du café.

Monsieur A Tenez, prenez cette... Etes-vous bien ?

Madame B Très bien, merci, je vous.

Monsieur A, appelant. Garçon !

Le Garçon, s'approchant. Ce sera ?

Monsieur A, à Madame B. Que désirez-vous, chère ... ?

Madame B, désignant une affiche d'apéritif. Là... là : la même chose que... En tout cas, mêmes couleurs que.

Le Garçon Bon, compris ! Et pour Monsieur ?

Monsieur A Non, pour moi, plutôt la moitié d'un ! Vous savez !

Le Garçon Oui. Un demi ! D'accord ! Tout de suite. Je vous.

Exit le garçon. Un silence.

Monsieur A, sur le ton de l'intimité. Chère ! Si vous saviez comme, depuis longtemps ! Madame B, touchée. Vraiment ? Serait-ce depuis que ?

Monsieur A, étonné. Oui ! Justement ! Depuis que ! Mais comment pouviez-vous ?

Madame B, tendrement. Oh ! Vous savez ! Je devine que. Surtout quand.

Monsieur A, pressant. Quand quoi ?

Madame B, péremptoire. Quand quoi ? Eh bien, mais : quand quand.

Monsieur A, jouant l'incrédule, mais satisfait. Est-ce possible ?

Madame B Lorsque vous me mieux, vous saurez que je toujours là.

Monsieur A Je vous crois, chère !... (Après une hésitation, dans un grand élan.) Je vous crois, parce que je vous !

Madame B, jouant l'incrédule. Oh ! Vous allez me faire ? Vous êtes un grand !... Monsieur A, laissant libre cours à ses sentiments. Non ! Non ! C'est vrai ! Je ne puis plus me ! Il y a trop longtemps que ! Ah si vous saviez ! C'est comme si je ! C'est comme si toujours je ! Enfin, aujourd'hui, voici que, que vous, que moi, que nous !

Madame B, émue. Ne pas si fort ! Grand, Grand ! On pourrait nous !

Monsieur A Tant pis pour ! je veux que chacun, je veux que tous ! Tout le monde, oui !

Madame B, engageante, avec un doux reproche. Mais non, pas tout le monde : seulement nous deux !

Monsieur A, avec un petit rire heureux et apaisé. C'est vrai ? Nous deux ! Comme c'est ! Quel ! Quel !

Madame B, faisant chorus avec lui. Tel quel ! Tel quel !

Monsieur A Nous deux, oui, oui, mais vous seule, vous seule !

Madame B Non, non : moi vous, vous moi !

Le Garçon, apportant les consommations. Boum ! Voilà ! Pour Madame !... Pour Monsieur !

Monsieur A Merci... Combien je vous ?

Le Garçon Mais c'est écrit sur le, sur le...

Monsieur A C'est vrai. Voyons !... Bon, bien ! Mais je n'ai pas de... Tenez voici un, vous me rendrez de la.

Le Garçon Je vais vous en faire. Minute !

Exit le garçon.

Monsieur A, très amoureux. Chère, chère. Puis-je vous : chérie ?

Madame B Si tu...

Monsieur A, avec emphase. Oh le « si tu » ! Ce « si tu » ! Mais, si tu quoi ?

Madame B, dans un chuchotement rieur. Si tu, chéri !

Monsieur A, avec un emportement juvénile. Mais alors ! N'attendons pas ma ! Partons sans ! Allons à ! Allons au !

Madame B, le calmant d'un geste tendre. Voyons, chéri ! Soyez moins ! Soyez plus ! Le Garçon, revenant et tendant la monnaie. Voici votre !... Et cinq et quinze qui font un !

Monsieur A Merci. Tenez ! Pour vous !

Le Garçon Merci.

Monsieur A, lyrique, perdant son sang-froid. Chérie, maintenant que ! Maintenant que jamais ici plus qu'ailleurs n'importe comment parce que si plus tard, bien qu'aujourd'hui c'est-à-dire, en vous, en nous... (s'interrompant soudain, sur un ton de sous-entendu galant), voulez-vous que par ici ?

Madame B, consentante, mais baissant les yeux pudiquement. Si cela vous, moi aussi.

Monsieur A Oh ! ma ! Oh ma ! Oh ma, ma !

Madame B Je vous ! À moi vous ! (Un temps, puis, dans un souffle.) À moi tu

Ils sortent.

# Séquence I - Don Juan en scène Séance sur la parole théâtrale au XX<sup>e</sup> s.

Jean Tardieu,  
Un mot pour  
un autre

Un mot pour un autre 1/2

Vers l'année 1900 - époque étrange entre toutes -, une curieuse épidémie s'abat sur la population des villes, principalement sur les classes fortunées. Les misérables atteints de ce mal prenaient soudain, les mots les uns pour les autres, comme s'ils eussent puisé au hasard les paroles dans un sac. Le plus curieux est que les malades ne s'apercevaient pas de leur infirmité, qu'ils restaient d'ailleurs sains d'esprit, tout en tenant des propos en apparence incohérents, que, même au plus fort du fléau, les conversations, mondaines allaient bon train, bref, que le seul organe atteint était : le "vocabulaire"...

Décor : un salon plus « 1900 » que nature. Au lever du rideau, MADAME est seule. Elle est assise sur un "sopha" et lit un livre.

IRMA, entrant et apportant le courrier. Madame, la poterne vient d'éliminer le fourrage...

Elle tend le courrier à MADAME, puis reste plantée devant elle, dans une attitude renfrognée et boudeuse.

MADAME, prenant le courrier. C'est tronc !... Sourcil bien !... (Elle commence à examiner les lettres puis, s'apercevant qu'IRMA est toujours là :) Eh bien, ma quille ! Pourquoi serpez-vous là ? (Geste de congédiement.) Vous pouvez vidanger !

IRMA. C'est que, Madame, c'est que...

MADAME. C'est que, c'est que, c'est que quoi-quoi ?

IRMA. C'est que je n'ai plus de " Pull-over " pour la crécelle..

MADAME, prend son grand sac posé à terre à côté d'elle et après une recherche qui paraît laborieuse, en tire une pièce de monnaie qu'elle tend à IRMA.) Gloussez ! Voici cinq gaulois. Loupez chez le petit soutier d'en face : c'est le moins foreur du panier...

IRMA, prenant la pièce comme à regret, la tourne et la retourne entre ses mains, puis. Madame, c'est pas trou - yaque, yaque...

MADAME. Quoi-quoi : yaque-yaque ?

IRMA, prenant son élan. Y-a que, Madame, yaque j'ai pas de gravats pour me haridelles, plus de stuc pour le bafouillis de ce soir, plus d'entregent pour friser les mouches... plus rien dans le parloir, plus rien pour émonder, plus rien, .. plus rien... (Elle fond en larmes.)

MADAME, après avoir vainement exploré son sac de nouveau et l'avoir montré à IRMA. Et moi non plus, Irma ! Ratissez : rien dans ma limande!

IRMA, levant les bras au ciel. Alors ! Qu'allons-nous mariner, Mon Dieu ?

MADAME, éclatant soudain de rire. Bonne quille, bon beurre ! Ne plumez pas ! J'arrime le Comte d'un croissant à l'autre. (Confidentielle.) Il me doit plus de cinq cents crocus !

IRMA, méfiante. Tant fieu s'il grogne à la godille, mais tant frit s'il mord au Saupiquet !... (Reprenant sa litanie :) Et moi qui n'ai plus ni froc ni gel pour la meulière, plus d'arpège pour les...

MADAME, l'interrompant avec agacement. Salsifis ! Je vous le plie et le replie : le Comte me doit des lions d'or ! Pas plus lard que demain. Nous fourrons dans les Grands Argousins : vous aurez tout ce qu'il clôt. Et maintenant, retournez à la basoche ! Laissez-moi saoule ! (Montrant son livre.) Laissez-moi filer ce dormant ! Allez, allez ! Croupissez ! Croupissez !

IRMA se retire en maugréant. Un temps. Puis la sonnette de l'entrée retentit au loin.

IRMA entrant. Bas à l'oreille de MADAME et avec inquiétude. C'est Mme de Perleminouze, je fris bien : Madame ! (elle insiste sur « MADAME »), Mme de Perleminouze !

MADAME, un doigt sur les lèvres, fait signe à IRMA de se taire, puis, à voix haute et joyeuse. Ah ! Quelle grappe ! Faites-la vite grossir ! IRMA sort. MADAME, en attendant la visiteuse, se met au piano et joue. Il en sort un tout petit air de boîte à musique. Retour d'IRMA, suivie de Mme DE PERLEMINOUZE.

IRMA, annonçant. Mme la Comtesse de Perleminouze !

MADAME, fermant le piano et allant au-devant de son amie. Chère, très chère peluche ! Depuis combien de trous, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !

Mme DE PERLEMINOUZE, très affectée. Hélas ! Chère ! J'étais moi-même très, très vitreuse ! Mes trois plus jeunes tourteaux ont eu la citronnade, l'un après l'autre. Pendant tout le début du corsaire, je n'ai fait que nicher des moulins, courir chez le ludion ou chez le tabouret, j'ai passé des puits à surveiller leur carbure, à leur donner des pincés et des moussons. Bref, je n'ai pas eu une minette à moi.

MADAME. Pauvre chère ! Et moi qui ne me grattais de rien !

Mme DE PERLEMINOUZE. Tant mieux ! Je m'en recuis ! Vous avez bien mérité de vous tartiner, après les gommés que vous avez brûlés ! Poussez donc : depuis le mou de Crapaud jusqu'à la mi-Brioche, on ne vous a vue ni au "Water-proof", ni sous les alpagas du bois de Migraine ! Il fallait que vous fussiez vraiment gargarisée !

MADAME, soupirant. Il est vrai !... Ah ! Quelle cêruse ! Je ne puis y mouiller sans gravir.

Mme DE PERLEMINOUZE, confidentiellement. Alors, toujours pas de pralines ?

MADAME. Aucune.

Mme DE PERLEMINOUZE. Pas même un grain de riflard ?

MADAME. Pas un ! Il n'a jamais daigné me repiquer, depuis le flot où il m'a zébrée !

Mme DE PERLEMINOUZE. Quel ronfleur ! Mais il fallait lui racler des flammèches !

MADAME. C'est ce que j'ai fait. Je lui en ai raclé quatre, cinq, six peut-être en quelques mous : jamais il n'a ramoné.

Mme DE PERLEMINOUZE. Pauvre chère petite tisane !... (Rêveuse et tentatrice.) Si j'étais vous, je prendrais un autre lampion !

MADAME. Impossible ! On voit que vous ne le coulissez pas ! Il a sur moi un terrible foulard. Je suis sa mouche, sa mitaine, sa sarcelle ; il est mon rotin, mon sifflet ; sans lui je ne peux ni coincer ni glapir ; jamais je ne le bouclerai ! (Changeant de ton.) Mais j'y touille, vous flotterez bien quelque chose une cloque de zoulou, deux doigts de loto ?

Mme DE PERLEMINOUZE, acceptant. Merci, avec grand soleil.

MADAME, elle sonne, sonne en vain. Se lève et appelle. Irma !... Irma, voyons !... Oh cette biche ! Elle est courbe comme un tronc... Excusez-moi il faut que j'aille à la basoche, masquer cette pantoufle. Je radoube dans une minette.

Mme DE PERLEMINOUZE, restée seule, commence par bâiller. Puis elle se met de la poudre et du rouge. Va se regarder dans la glace. Bâille encore, regarde autour d'elle, aperçoit le piano. Tiens ! Un grand crocodile de concert ! (Elle s'assied au piano, ouvre le couvercle, regarde le pupitre.) Et voici naturellement le dernier ragoût des masques à mode !.. Voyons ! Oh, celle-ci, qui est si "to-be-or-not-to-be".

Elle chante une chanson connue de l'époque 1900 mais elle en change les paroles. Par exemple, sur l'air :

« Les petites Parisiennes

Ont de petits pieds... »

elle dit : « ... Les petites Tour-Eiffel

Ont de petits chiens... », etc.

A ce moment, la porte du fond s'entrouvre et l'on voit paraître dans l'entrebâillement la tête de M. DE PERLEMINOUZE, avec son haut-de-forme et son monocle. Mme DE PERLEMINOUZE l'aperçoit. Il est surpris au moment où il allait refermer la porte.

M. DE PERLEMINOUZE, à part. Fiel !... Ma pitance !

Mme DE PERLEMINOUZE, *S'arrêtant de chanter*. Fiel!... Mon zébu !... (*Avec sévérité*) : Adalgonse, quoi, quoi, vous ici ? Comment êtes-vous bardé ?

M. DE PERLEMINOUZE, *désignant la porte*. Mais par la douille !

Mme DE PERLEMINOUZE. Et vous bardez souvent ici ?

M. DE PERLEMINOUZE, *embarrassé*. Mais non, mon amie, ma palme..., mon bizon. Je... j'espérais vous raviner.... c'est pourquoi je suis bardé ! Je...

Mme DE PERLEMINOUZE. Il suffit ! Je grippe tout ! C'était donc vous, le mystérieux sifflet dont elle était la mitaine et la sarcelle Vous, oui, vous qui veniez faire ici le mascaret, le beau boudin noir, le joli pied, pendant que moi, moi, en bien, je me ravaudais les palourdes à babiller mes pauvres tourteaux... (*Les larmes dans la voix :*) Allez !... Vous n'êtes qu'un...

*A ce moment, ne se doutant de rien, MADAME revient.*

MADAME, *finissant de donner des ordres à la cantonade*. Alors, Irma, c'est bien tondu, n'est-ce pas ? Deux petite dolmans au linon, des sweaters très glabres, avec du flou, une touque de ramiers sur du pacha et des petites glottes de sparadrap loti au frein... (*Apercevant LE COMTE. A part :*) Fiel ! ... Mon lampion ! (*Elle fait cependant bonne contenance. Elle va vers LE COMTE, en exagérant son amabilité pour cacher son trouble.*) Quoi, vous ici, cher Comte? Quelle bonne tulipe! Vous venez renflouer votre chère pitance?... Mais comment donc êtes-vous bardé ?

LE COMTE, *affectant la désinvolture*. Eh bien, oui, je bredouillais dans les garages, après ma séance au sleeping, je me suis dit : Irène est sûrement chez sa farine. Je vais les susurrer toutes les deux !

MADAME. Cher Comte (*désignant son haut-de-forme*), posez donc votre candidature!... Là... (*poussant vers lui un fauteuil*) et prenez donc ce galopin. Vous devez être caribou ?

LE COMTE, *s'asseyant*. Oui, vraiment caribou ! Le saupiquet s'est prolongé fort dur. On a frétillé, rançonné, re-rançonné, re-frétillé, câliné des boulettes à pleins flocons : je me demande où nous cuivrera tout ce potage !

Mme DE PERLEMINOUZE, *affectant un aimable persiflage*. Chère ! Mon zébu semble tellement à ses planches dans votre charmant tortillon... que l'on croirait... oserais-je le moudre ?

MADAME, *riant*. Mais oui !... Allez-y, je vous en mouche!

Mme DE PERLEMINOUZE, *soudain plus grave, regardant son amie avec attention*. Eh bien oui! l'on croirait qu'il vient souvent ici ronger ses grenouilles : il barde là tout droit, le sous-pied sur l'oreille, comme s'il était dans son propre finistère !

MADAME, *affectant de rire très fort*. Eh! Vous avez le pot pour frire ! Quelle crémone !... Mais voyons, le Comte est si gläeuil, si... (*cherchant ses mots*) si eversharp... si chamarré de l'édrédon, qu'il ne se contenterait pas de ma pauvre petite bouilloire, ni... (*désignant modestement le salon*) de ce modeste miroton !

LE COMTE *très galant*. Ce miroton est un bavoir qui sera pour moi toujours. plein le punaises, chère amie!

MADAME. Baste! Mais il a bien d'autres bouteilles à son râtelier!... (*L'attaquant.*) N'est-ce pas, cher Comte ?

LE COMTE, *balbutiant, très gêné*. Mais je ne... mais que voulez-vous frire ?

MADAME. Comment? Mais ne dit-on pas que l'on vous voit souvent chez la générale Mitropoulos et que vous sarcliez fort son pourpoint, en vrai palmier du Moyen Age?

LE COMTE. Mais... mais... nulle souprière ! Pas le moindre poteau dans ce coquetier, je vous assure.

MADAME, *s'échauffant*. Ouais !... Et la peluche de Mme Verjus, est-ce qu'elle n'est pas toujours pendue à vos cloches ?

LE COMTE, *se défendant, très digne*. Mais... mais... sirotez, sirotez ! ...

Mme DE PERLEMINOUZE, *s'amusant de la scène et décidée à en profiter pour mêler ses reproches à ceux de sa rivale*. Tiens! Tiens! Je vois que vous brassez mon zébu mieux que moi-même ! Bravo !... Et si j'ajoutais mon brin de mil à ce toucan? Ah, ah! mon cher. « Tel qui roule radis, pervenche pèlera ! » Ne dois-je pas ajouter que l'on vous rencontre le sabre glissé dans les chambranles de la grande Fédora ?

LE COMTE, *très Jules-César-parlant-à-Brutus-le-jour-de-l'assassinat*. Ah ça! Vous aussi, ma cocarde ?

Mme DE PERLEMINOUZE. Il n'y a pas de cocarde! Allez, allez! On sait que vous pommez avec Lady Braetsel !

MADAME. Comment? Avec cette grande corniche ? (*Eclatant.*) Ne serait-ce pas plutôt avec la Baronne de Marmite ?

Mme DE PERLEMINOUZE, *sursautant*. Comment ? avec cette petite bobèche ? (*Méprisante.*) A votre place, Monsieur , je préférerais la vieille popote qui fait le lutin près du Pont-Bœuf !...

LE COMTE, *debout, se gardant à gauche et à droite, très Jean-le-Bon-à-Poitiers*. Mais... mais c'est une transpiration, une vraie transpiration !...

MADAME ET Mme DE PERLEMINOUZE, *le harcelant et le poussant vers la porte*. Monsieur , vous n'êtes qu'un sautoir !

MADAME. Un fifre !

Mme DE PERLEMINOUZE. Un serpolet !

MADAME. Un iodore !

Mme DE PERLEMINOUZE. Un baldaquin !

MADAME. Un panier plein de mites!

MADAME DE PERLEMINOUZE. Un ramasseur de quilles!

MADAME. Un fourreur de pompons!

MADAME DE PERLEMINOUZE. Allez repiquer vos limandes et vos citronnelles!

MADAME. Allez jouer des escarpins sur leurs mandibules!

MADAME et MADAME DE PERLEMINOUZE, *ensemble*. Allez! Allez! Allez!

LE COMTE, *ouvrant la porte derrière lui et partant à reculons face au public*. C'est bon! C'est bon! Je croupis! Je vous présente mes garnitures. Je ne voudrais pas vous arrimer! Je me débouche! Je me lappe! (*S'inclinant vers Madame.*) Madame, et chère cheminée!... (*Puis vers sa femme.*) Ma douce patère, adieu et à ce soir.

*Il se retire.*

MADAME DE PERLEMINOUZE, *après un silence*. Nous tripions?

MADAME, *désignant la table à thé*. Mais, chère amie, nous allions tortiller! Tenez, voici justement Irma!

*Irma entre et pose le plateau sur la table. Les deux femmes s'installent de chaque côté.*

MADAME, *servant le thé*. Un peu de footing ?

Mme DE PERLEMINOUZE, *souriante et aimable comme si rien ne s'était passé*. Vol-au-vent !

MADAME. Deux doigts de potence ?

Mme DE PERLEMINOUZE. Je vous en mouche !

MADAME, *offrant du sucre*. Un ou deux marteaux ?

Mme DE PERLEMINOUZE. Un seul, s'il vous plaît !

## Eugène Ionesco, *La Cantatrice chauve*

(extraits du début de la pièce, 1950)

### SCÈNE I

*Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, Anglais, dans son fauteuil et ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais.*

Mme SMITH

Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épicier du coin qui est la meilleure...

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Mary a bien cuit les pommes de terre, cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Le poisson était frais. Je m'en suis léché les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant la troisième fois, tu en as pris moins que les deux premières fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait ? D'habitude, c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te manque.

M. SMITH, *fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Cependant, la soupe était peut-être un peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ah, ah, ah. Elle avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Notre petit garçon aurait bien voulu boire de la bière, il aimera s'en mettre plein la lampe, il te ressemble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille ? Mais moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif et il l'a bue. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère, économe, joue du piano. Elle ne demande jamais à boire de la bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux haricots a été formidable. On aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit verre de vin de Bourgogne australien, mais je n'ai pas apporté le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et mesuré dans la vie.

(...)

« Le plus joli cadavre de Grande-Bretagne » (extrait de la scène I)

*Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.*

M. SMITH, *toujours dans son journal.*  
Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH  
Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH  
Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH  
Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH  
Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH  
Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH  
C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH  
La pauvre Bobby.

M. SMITH  
Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH  
Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH  
Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH  
Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH  
Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

*La pendule sonne cinq fois. Un long temps.*

Mme SMITH  
Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH  
Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH  
Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH  
Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH  
Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

*Court silence. La pendule sonne deux fois.*

Mme SMITH  
C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH  
Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH  
Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants !  
*Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !*

M. SMITH  
Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH

Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH

Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH

Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH

Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH

Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH

De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH

De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH

Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH

Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH

Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH

Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH

Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH

Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH

Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH

Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH

Il se repose, il dort.

Mme SMITH

Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH

Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

(...)

et ces crimes que je ne me connais pas, je les regrette,  
j'en éprouve du remords.

Antoine est sur le pas de la porte,  
il agite les clefs de sa voiture,  
il dit plusieurs fois qu'il ne veut en aucun cas me presser,  
qu'il ne souhaite pas que je parte,  
que jamais il ne me chasse,  
mais qu'il est l'heure du départ,  
et bien que tout cela soit vrai,  
il semble vouloir me faire déguerpir, c'est l'image qu'il  
donne,  
c'est l'idée que j'emporte.  
Il ne me retient pas,  
et sans le lui dire, j'ose l'en accuser.

C'est de cela que je me venge.  
(Un jour, je me suis accordé tous les droits.)

## Scène 2

ANTOINE. – Je vais l'accompagner,  
je t'accompagne,  
ce que nous pouvons faire, ce qu'on pourrait faire,  
voilà qui serait pratique,  
ce qu'on peut faire, c'est te conduire,  
t'accompagner en rentrant à la maison,  
c'est sur la route, sur le chemin, cela fait faire à peine  
un léger détour,  
et nous t'accompagnons, on te dépose.

SUZANNE. – Moi, je peux aussi bien,  
vous restez là, nous dînons tous ensemble,  
je le conduis, c'est moi qui le conduis,  
et je reviens aussitôt.  
Mieux encore,  
mais on ne m'écoute jamais,

et tout est décidé,  
mieux encore, il dîne avec nous,  
tu peux dîner avec nous  
– je sais pas pourquoi je me fatigue –

et il prend un autre train,  
qu'est-ce que cela fait ?  
Mieux encore,  
je vois que cela ne sert à rien...

Dis quelque chose.

LA MÈRE. – Ils font comme ils l'entendent.

LOUIS. – Mieux encore, je dors ici, je passe la nuit, je ne  
pars que demain,  
mieux encore, je déjeune demain à la maison,  
mieux encore, je ne travaille plus jamais,  
je renonce à tout,  
j'épouse ma sœur, nous vivons très heureux.

ANTOINE. – Suzanne, j'ai dit que je l'accompagnais,  
elle est impossible,  
tout est réglé mais elle veut à nouveau tout changer,  
tu es impossible,  
il veut partir ce soir et toi tu répètes toujours les mêmes  
choses,  
il veut partir, il part,  
je l'accompagne, on le dépose, c'est sur notre route,  
cela ne nous gênera pas.

LOUIS. – Cela joint l'utile à l'agréable.

ANTOINE. – C'est cela, voilà, exactement,  
comment est-ce qu'on dit ?  
« d'une pierre deux coups ».

Séquence I  
Scène sur la  
parole théâtrale  
au XX<sup>e</sup>s.

J.-L. Lagarde  
Juste la fin  
du monde

SUZANNE. – Ce que tu peux être désagréable,  
je ne comprends pas ça,  
tu es désagréable, tu vois comme tu lui parles,  
tu es désagréable, ce n'est pas imaginable.

ANTOINE. – Moi ?  
C'est de moi ?  
Je suis désagréable ?

SUZANNE. – Tu ne te rends même pas compte,  
tu es désagréable, c'est invraisemblable,  
tu ne t'entends pas, tu t'entendrais...

ANTOINE. – Qu'est-ce que c'est encore que ça ?  
Elle est impossible aujourd'hui, ce que je disais,  
je ne sais pas ce qu'elle a après moi,  
je ne sais pas ce que tu as après moi,  
tu es différente.  
Si c'est Louis, la présence de Louis,  
je ne sais pas, j'essaie de comprendre,  
si c'est Louis,  
Catherine, je ne sais pas,  
je ne disais rien,  
peut-être que j'ai cessé tout à fait de comprendre,  
Catherine, aide-moi,  
je ne disais rien,  
on règle le départ de Louis,  
il veut partir,  
je l'accompagne, je dis qu'on l'accompagne, je n'ai rien  
dit de plus.  
qu'est-ce que j'ai dit de plus ?  
Je n'ai rien dit de désagréable,  
pourquoi est-ce que je dirais quelque chose de désa-  
gréable,  
qu'est-ce qu'il y a de désagréable à cela,  
y a-t-il quelque chose de désagréable à ce que je dis ?  
Louis ! Ce que tu en penses,

j'ai dit quelque chose de désagréable ?  
Ne me regardez pas tous comme ça !

CATHERINE. – Elle ne te dit rien de mal,  
tu es un peu brutal, on ne peut rien te dire,  
tu ne te rends pas compte,  
parfois tu es un peu brutal,  
elle voulait juste te faire remarquer.

ANTOINE. – Je suis un peu brutal ?  
Pourquoi tu dis ça ?  
Non.  
Je ne suis pas brutal.  
Vous êtes terribles, tous, avec moi.

LOUIS. – Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends pas  
ce que vous voulez dire.

ANTOINE. – Oh, toi, ça va, « la Bonté même » !

CATHERINE. – Antoine.

ANTOINE. – Je n'ai rien, ne me touche pas !  
Faites comme vous voulez, je ne voulais rien de mal, je ne  
voulais rien faire de mal,  
il faut toujours que je fasse mal,  
je disais seulement,  
cela me semblait bien, ce que je voulais juste dire  
– toi, non plus, ne me touche pas ! –  
je n'ai rien dit de mal,  
je disais juste qu'on pouvait l'accompagner, et là, mainte-  
nant,  
vous en êtes à me regarder comme une bête curieuse,  
il n'y avait rien de mauvais dans ce que j'ai dit, ce n'est pas  
bien, ce n'est pas juste, ce n'est pas bien d'oser penser  
cela,

arrêtez tout le temps de me prendre pour un imbécile !  
il fait comme il veut, je ne veux plus rien,  
je voulais rendre service, mais je me suis trompé,  
il dit qu'il veut partir et cela va être de ma faute,  
cela va encore être de ma faute,  
ce ne peut pas toujours être comme ça,  
ce n'est pas une chose juste,  
vous ne pouvez pas toujours avoir raison contre moi,  
cela ne se peut pas.

je disais seulement,  
je voulais seulement dire  
et ce n'était pas en pensant mal,  
je disais seulement,  
je voulais seulement dire...

LOUIS. – Ne pleure pas.

ANTOINE. – Tu me touches : je te tue.

LA MÈRE. – Laisse-le, Louis,  
laisse-le maintenant.

CATHERINE. – Je voudrais que vous partiez.  
Je vous prie de m'excuser, je ne vous veux aucun mal,  
mais vous devriez partir.

LOUIS. – Je crois aussi.

SUZANNE. – Antoine, regarde-moi, Antoine,  
je ne te voulais rien.

ANTOINE. – Je n'ai rien, je suis désolé,  
je suis fatigué, je ne sais plus pourquoi, je suis toujours  
fatigué,  
depuis longtemps, je pense ça, je suis devenu un homme  
fatigué,

ce n'est pas le travail,  
lorsqu'on est fatigué, on croit que c'est le travail, ou les  
soucis, l'argent, je ne sais pas,  
non,  
je suis fatigué, je ne sais pas dire,  
aujourd'hui, je n'ai jamais été autant fatigué de ma vie.

Je ne voulais pas être méchant,  
comment est-ce que tu as dit ?  
« brutal », je ne voulais pas être brutal,  
je ne suis pas un homme brutal, ce n'est pas vrai, c'est vous  
qui imaginez cela, vous ne me regardez pas, vous dites que  
je suis brutal, mais je ne le suis pas et ne l'ai jamais été,

tu as dit ça et c'était soudain comme si avec toi et avec tout  
le monde,  
ça va maintenant, je suis désolé mais ça va maintenant,

c'était soudain comme si avec toi,  
à ton égard,  
et avec tout le monde,  
avec Suzanne aussi  
et encore avec les enfants, j'étais brutal, comme si on  
m'accusait d'être un homme mauvais  
mais ce n'est pas une chose juste,  
ce n'est pas exact.  
Lorsqu'on était plus jeunes, lui et moi,  
Louis, tu dois t'en souvenir,  
lui et moi, elle l'a dit, on se battait toujours  
et toujours c'est moi qui gagnais, toujours, parce que je  
suis plus fort, parce que j'étais plus costaud que lui, peut-  
être, je ne sais pas,  
ou parce que celui-là,  
et c'est sûrement plus juste (j'y pense juste à l'instant,  
ça me vient en tête)  
parce que celui-là se laissait battre, perdait en faisant  
exprès et se donnait le beau rôle.

# Entraînement au Bac

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

## CORPUS

Texte A : Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène 2, 1665.

Texte B : Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.

Texte C : Marivaux, *L'île des Esclaves*, scène 6, 1725.

Texte D : Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 2, 1775.

## ÉCRITURE

### I. Vous répondrez d'abord à la question suivante.

Question (4 points)

Étudiez la relation entre les personnages dans le corpus.

### II. Vous traiterez ensuite l'un des sujets suivants.

1. Commentaire (16 points) :

Vous commenterez le texte A, extrait de *Dom Juan* de Molière du début jusqu'à « il semble que vous ayez appris cela par coeur et vous parlez tout comme un livre. »

2. Dissertation (16 points) :

Selon vous, le maître au théâtre reste-t-il toujours le maître ? Vous vous appuyerez sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur votre expérience de spectateur.

Au théâtre, la relation maître-serviteur a-t-elle uniquement pour but de faire rire ?

Pourquoi le couple du maître et du serviteur est-il un tandem privilégié dans le théâtre ?

3. Invention (16 points) :

Vous insérerez, immédiatement après la dernière réplique de Dom Juan (texte A), une longue tirade dans laquelle Sganarelle exprimera nettement un point de vue opposé à celui de son maître et tentera de le convaincre.

Dans ce plaidoyer, il vous faudra tenir compte de la personnalité du valet, de sa relation avec Dom Juan et de l'intrigue de la pièce.

**Texte A – Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène 2, 1665**

(LECTURE ANALYTIQUE n°2)

DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse, à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules, toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne ; j'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait ; à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! il semble que vous ayez appris cela par cœur et vous parlez tout comme un livre.

DOM JUAN – Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGANARELLE – Ma foi, j'ai à dire..., je ne sais ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire : une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

DOM JUAN – Tu feras bien.

SGANARELLE – Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

DOM JUAN – Comment ? quelle vie est-ce que je mène ?

**Texte B – Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.**

Le *Malade imaginaire* est la dernière pièce de Molière (1622-1673), qui meurt quasiment sur scène lors de la quatrième représentation. Le malade est Argan, qui passe son temps à s'inventer maladie sur maladie. Voilà que le cher homme a trouvé une excellente idée : marier sa fille Angélique au fils d'un médecin ! Mais cette dernière s'est éprise d'un autre, et la servante Toinette décide de faire coûte que coûte le bonheur des amoureux.

- ARGAN. Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?
- TOINETTE. Non, vous dis-je.
- 5 ARGAN. Qui m'en empêchera ?
- TOINETTE. Vous-même.
- ARGAN. Moi ?
- TOINETTE. Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.
- ARGAN. Je l'aurai.
- TOINETTE. Vous vous moquez.
- 10 ARGAN. Je ne me moque point.
- TOINETTE. La tendresse paternelle vous prendra.
- ARGAN. Elle ne me prendra point.
- TOINETTE. Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un « mon petit papa mignon » prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
- 15 ARGAN. Tout cela ne fera rien.
- TOINETTE. Oui, oui.
- ARGAN. Je vous dis que je n'en démordrai point.
- TOINETTE. Bagatelles<sup>1</sup>.
- ARGAN. Il ne faut point dire : Bagatelles.
- 20 TOINETTE. Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.
- ARGAN, avec emportement. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.
- TOINETTE. Doucement, monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.
- 25 ARGAN. Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
- TOINETTE. Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.
- ARGAN. Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ?
- 30 TOINETTE. Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.
- ARGAN court après Toinette. Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.
- TOINETTE se sauve de lui. Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.
- 35 ARGAN, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main. Viens, viens, que je t'apprenne à parler.
- TOINETTE, courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan. Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.
- ARGAN. Chienne !
- 40 TOINETTE. Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.
- ARGAN. Pendarde !
- TOINETTE. Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.
- ARGAN. Carogne<sup>2</sup> !
- TOINETTE. Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.
- 45 ARGAN. Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?
- ANGÉLIQUE. Eh ! mon père, ne vous faites point malade.
- ARGAN. Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.
- TOINETTE. Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit.
- ARGAN se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle. Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.
- 50

Bagatelles : choses sans importance.  
Carogne : femme odieuse et méprisable. Équivalent de « charogne ».

**Texte C – Marivaux, *L'île des Esclaves*, scène 6, 1725.**

*Des naufragés jetés par la tempête sur l'île des Esclaves sont obligés, selon la loi de cette république, d'échanger leurs conditions : Iphicrate devient l'esclave de son esclave Arlequin et Euphrosine devient l'esclave de son esclave Cléanthis.*

ARLEQUIN – [...] Mais parlons d'autre chose, ma belle Damoiselle : qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

CLÉANTHIS – Eh ! mais la belle conversation !

ARLEQUIN – Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenais amoureux de vous, cela amuserait davantage.

CLÉANTHIS – Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traitons l'amour à la grande manière ; puisque nous sommes devenus maîtres, allons-y poliment, et comme le grand monde.

ARLEQUIN – Oui-da, nous n'en irons que meilleur train.

CLÉANTHIS – Je suis d'avis d'une chose ; que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis<sup>1</sup>, et pour écouter les discours galants que vous m'allez tenir : il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN – Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vite des sièges pour moi, et des fauteuils<sup>2</sup> pour Madame.

IPHICRATE – Peux-tu m'employer à cela !

ARLEQUIN – La République le veut.

CLÉANTHIS – Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure ; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni compliments, ni révérences.

ARLEQUIN – Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ; quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLÉANTHIS – Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate* – Qu'on se retire à dix pas.

*Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur ; Cléanthis regarde aller Iphicrate, et Arlequin Euphrosine.*

ARLEQUIN *se promenant sur le théâtre avec Cléanthis* – Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour.

CLÉANTHIS – Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN – Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLÉANTHIS – Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN – Et palsambleu le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces. (*à ce mot il saute de joie*) Oh, oh, oh, oh !

CLÉANTHIS – Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation ?

ARLEQUIN – Oh ce n'est rien, c'est que je m'applaudis.

CLÉANTHIS – Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. [...]

1 Prendre (en étant assis) l'air du grand monde, « la grande manière ».

2 Plusieurs fauteuils, sans doute pour reconstituer un salon et pouvoir changer de place au cours de la « belle conversation ».

**Texte D – Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 2, 1775.**

*Le Comte Almaviva guette l'apparition de Rosine à sa fenêtre, dans une rue de Séville, lorsqu'il croise son ancien valet, Figaro.*

FIGARO – [...] (*Il aperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, *à part* – Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO – Eh non, ce n'est pas un Abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE – Cette tournure grotesque...

FIGARO – Je ne me trompe point ; c'est le Comte Almaviva.

LE COMTE – Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO – C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE – Maraud ! si tu dis un mot...

FIGARO – Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE – Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO – Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE – Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO – Je l'ai obtenu, Monseigneur, et ma reconnaissance...

LE COMTE – Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

FIGARO – Je me retire.

LE COMTE – Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et deux hommes qui jasant sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

FIGARO – Le Ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ Garçon Apothicaire.

LE COMTE – Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO – Non ; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant*. – Beau début !

FIGARO – Le poste n'était pas mauvais ; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE – Qui tuaient les sujets du Roi !

FIGARO – Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelque fois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE – Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO – Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des Puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE – Oh grâce ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO – Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux Journaux, qu'il courait des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE – Puissamment raisonné ! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO – Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un Grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE – Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO – Eh ! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE – Paresseux, dérangé...

FIGARO – Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être Valets ?

LE COMTE – Pas mal. [...]

	<h1>DST de français n° 1</h1>
Date : Jeudi 24 septembre 2015	Durée de l'épreuve : 2h
Nom du professeur : M. DANSET	<b>Classe : 1L</b>
Matériel autorisé : Aucun	
Consignes particulières : <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Laissez la première page vierge</b>, hormis les informations d'usage.</li> <li>• Conservez le sujet avec vous.</li> </ul> Bon courage !	

## Objet d'étude

Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours.

## Corpus

Texte A : Molière, *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, Acte IV, scène VI, (1664) 1669.

Texte B : Jean Racine, *Britannicus*, Acte II, scènes IV, V et VI, 1671.

Texte C : Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Acte III, scène III, 1835.

## Question de synthèse sur le corpus (4 points)

Qu'est-ce qui justifie le rapprochement de ces trois textes ? Vous répondrez en veillant à analyser le procédé employé et les effets produits sur le spectateur.

*Ne consacrez pas plus d'une heure à la question sur corpus.*

## Travail d'écriture au choix (16 points)

### **Ébauche de commentaire (texte au choix)**

Choisissez l'un des deux textes suivants : l'extrait du *Tartuffe* (texte A) ou celui de *Britannicus* (texte B). Vous rédigerez une introduction complète (annonce de plan incluse) et une sous-partie de commentaire (au choix dans le plan que vous envisagez).

### **Ébauche de dissertation (sujet au choix)**

Choisissez l'un des deux sujets de dissertation ci-dessous. Vous rédigerez une introduction complète (annonce de plan incluse) et une sous-partie de dissertation (au choix dans le plan que vous envisagez).

1. En quoi le double jeu d'un personnage sur scène, sous toutes ses formes, augmente-t-il l'intérêt et le plaisir du spectateur ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur votre expérience de spectateur.

2. « La noblesse du théâtre, c'est de faire oublier au spectateur la vie réelle, de lui permettre d'échapper à tout ce qui l'entoure, de n'être plus son contemporain » écrit l'homme de théâtre Gaston Baty (1885-1952). Vous discuterez ce propos en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur votre expérience de spectateur.

**Molière, Le Tartuffe, Acte IV, scène VI, 1669**

*Tartuffe, un faux dévot, s'est introduit chez Orgon. Il veut épouser sa fille, mais convoite aussi sa femme, Elmire, et sa fortune. Dans cette scène, Elmire a tendu un piège à Tartuffe pour révéler à son mari Orgon la vraie nature du faux dévot. Au cours de la scène précédente, elle a poussé son époux à se cacher sous une table. Tartuffe, qui se croit seul avec elle, a d'abord peine à s'assurer de la sincérité des propos d'Elmire...*

TARTUFFE		ELMIRE
1 Mais si d'un œil bénin* vous voyez mes hommages**,		C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?	25	Que tous les jus du monde ici ne feront rien.
ELMIRE		TARTUFFE
Mais comment consentir à ce que vous voulez,		Cela certes est fâcheux.
5 Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?		ELMIRE
TARTUFFE		Oui, plus qu'on ne peut dire.
Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,		TARTUFFE
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,		Enfin votre scrupule est facile à détruire :
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.		Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
ELMIRE	30	Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;
Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !		Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
TARTUFFE		Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.
10 Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,		ELMIRE, <i>après avoir encore toussé.</i>
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.		Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;		Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
<i>(C'est un scélérat qui parle.)</i>	35	Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Mais on trouve avec lui des accommodements.		Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Selon divers besoins, il est une science		Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
15 D'étendre les liens de notre conscience,		Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;
Et de rectifier le mal de l'action	40	Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Avec la pureté de notre intention.		Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;		Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.		Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
20 Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi.		Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Je vous répons de tout, et prends le mal sur moi.	45	Tant pis pour qui me force à cette violence ;
Vous toussiez fort, Madame.		La faute assurément n'en doit pas être à moi. [...]
ELMIRE		
Oui, je suis au supplice.		

**Texte B - Jean Racine, *Britannicus*, Acte II, scènes IV, V et VI, 1671.**

*Britannicus, prétendant légitime au trône de son père défunt, a été écarté par son demi-frère Néron, en passe de devenir un tyran. Junie, fiancée de Britannicus, a été enlevée par l'empereur, qui lui ordonne de rompre avec l'homme qu'elle aime. Si elle veut sauver la vie de Britannicus, Junie ne doit rien laisser paraître de ses sentiments réels, car Néron, caché, assistera à l'entrevue des deux amants (dans la scène VI).*

ACTE II, SCÈNE 4  
NÉRON, JUNIE, NARCISSE<sup>1</sup>

NARCISSE

Britannicus, Seigneur, demande la princesse ;  
Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah ! Seigneur !

NÉRON

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi :  
Madame, en le voyant, songez que je vous vois.

ACTE II, SCÈNE 5

JUNIE, NARCISSE

JUNIE

5 Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;  
Dis-lui... Je suis perdue ! et je le vois paraître.

ACTE II, SCÈNE 6

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?  
Quoi ? je puis donc jouir d'un entretien si doux ?  
Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore !

10 Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?

Faut-il que je dérobe, avec mille détours,  
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?  
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence  
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence<sup>2</sup> ?

15 Que faisait votre amant ? Quel démon envieux

M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?  
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,  
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?  
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?

20 Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?

Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !  
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce<sup>3</sup> ?  
Parlez. Nous sommes seuls : notre ennemi trompé<sup>4</sup>,  
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.

25 Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.  
Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;  
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?

30 Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive ?  
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours  
De faire à Néron même envier nos amours ?  
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.  
La foi dans tous les cœurs<sup>5</sup> n'est pas encore éteinte ;  
35 Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;  
La mère de Néron se déclare pour nous.  
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE

Ah ! Seigneur, vous parlez contre votre pensée.  
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois

40 Que Rome le louait d'une commune voix ;  
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.  
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer.  
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.

45 Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,  
À peine je dérobe un moment favorable,  
Et ce moment si cher, Madame, est consumé<sup>6</sup>  
À louer l'ennemi dont je suis opprimé ?

Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire<sup>7</sup> ?

50 Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ?  
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?  
Néron vous plairait-il ? Vous serais-je odieux ?  
Ah ! si je le croyais... Au nom des Dieux, Madame,  
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.

55 Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur ; l'Empereur va venir.

BRITANNICUS

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre<sup>8</sup> ?

**Jean Racine, *Britannicus*, acte II, scènes 4, 5, 6, 1669.**

1. Narcisse : confident de Britannicus, mais traître au service de Néron. 2. Junie a été enlevée au milieu de la nuit par les soldats de Néron. 3. Disgrâce : malheur. 4. Il s'agit de Néron.

5. La foi dans tous les cœurs : la fidélité à Britannicus comme prétendant au titre d'empereur.

6. Consumé : passé, perdu. 7. Si contraire : si différente de ce que vous étiez, si opposée à ce que vous étiez. 8. À qui dois-je m'attendre ? : sur qui puis-je compter, à qui dois-je me fier ?

**Texte C – Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Acte III, scène III, 1835.**

Dans cette comédie romantique, Perdican, jeune homme ayant terminé ses études, revient chez son père qui a résolu de le marier avec sa cousine Camille, qui, elle, sort du couvent où les religieuses l'ont éduquée. La jeune fille, amoureuse de Perdican mais effrayée par l'amour, veut repartir dans son couvent. Dépité, Perdican invite Camille à un rendez-vous près d'une fontaine dans un bois. Cependant, lorsqu'elle arrive, il s'y trouve déjà avec Rosette, jeune paysanne du village à laquelle il a également donné rendez-vous.

ACTE III, SCÈNE 3

CAMILLE, *lisant*.

Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire ? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée<sup>1</sup>. Dois-je accorder ce second rendez-vous ? Ah ! (*Elle se cache derrière un*  
5 *arbre.*) Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait<sup>2</sup>. Je suppose qu'il va la quitter ; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première.

*Entrent Perdican et Rosette qui s'assoient.*

CAMILLE, *cachée, à part*.

Que veut dire cela ? Il la fait asseoir près de lui ? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre ? Je suis  
10 curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, *à haute voix, de manière que Camille l'entende*.

Je t'aime, Rosette ; toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés ; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour.

*Il lui pose sa chaîne sur le cou.*

ROSETTE

15 Vous me donnez votre chaîne d'or ?

PERDICAN

Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer.

*Il jette sa bague dans l'eau.*

20 Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons ; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli  
25 visage ; regarde ! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, *à part*.

Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette ? Écoute ! le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je  
30 t'aime ! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas ? On n'a pas flétri ta jeunesse ? On n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi ? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. Ô Rosette, Rosette ! sais-tu ce que c'est que l'amour ?

ROSETTE

35 Hélas ! monsieur le docteur<sup>3</sup>, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN

Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues fabriquées par les nonnes<sup>4</sup>, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère  
40 humide de leurs cellules<sup>5</sup> ; tu ne sais rien ; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère ; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit ; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE

45 Comme vous me parlez, monseigneur !

PERDICAN

Tu ne sais pas lire ; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux ; lève-toi, tu seras ma  
50 femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant.

*Il sort avec Rosette.*

Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*,  
extrait de la scène 3 de l'acte III, 1835.

1. Toute portée : arrivée à destination sans avoir de chemin à parcourir.
2. Sœur de lait : élevée par la même nourrice.
3. Docteur : ici, titulaire d'un doctorat en droit.
4. Nonnes : religieuses.
5. Cellules : chambres des religieuses dans un couvent.

Séquence I - Devoir facultatif (à la maison, cf. page 2 du descriptif)

Commentaire du début de *Oh les beaux jours* de Beckett (Acte I), 1963.

Acte I

Étendue d'herbe brûlée s'enflant au centre en petit mamelon. Pentès douces à gauche et à droite et côté avant-scène. [...]

Enterrée jusqu'au-dessus de la taille dans le mamelon, au centre précis de celui-ci, WINNIE. La cinquantaine, de beaux restes, blonde de préférence, grassouillette, bras et épaules nus, corsage très décolleté, poitrine plantureuse, collier de perles. [...] À sa droite et derrière elle, allongé par terre, endormi, caché par le mamelon, WILLIE.

- 1 WINNIE. – [...] Ah oui, si seulement je pouvais supporter d'être seule, je veux dire d'y aller de mon babil sans âme qui vive qui entende. (*Un temps.*) Non pas que je me fasse des illusions, tu n'entends pas grand'chose, Willie, à Dieu ne plaise. (*Un temps.*) Des jours peut-être où tu n'entends rien. (*Un temps.*) Mais d'autres où tu réponds. (*Un temps.*) De sorte que je peux me dire à chaque moment, même lorsque tu ne réponds pas et n'entends peut-être rien, Winnie, il est des moments où tu te fais entendre, tu ne parles pas toute seule tout à fait, c'est-à-dire dans le désert, chose que je n'ai jamais pu supporter – à la longue. (*Un temps.*) C'est ce qui permet de continuer, de continuer à parler s'entend. Tandis que si tu venais à mourir – (*sourire*) – le vieux style ! – (*fin du sourire*) – ou à t'en aller en m'abandonnant, qu'est-ce que je ferais alors, qu'est-ce que je pourrais bien faire, toute la journée, je veux dire depuis le moment où ça sonne, pour le réveil, jusqu'au moment où ça sonne, pour le sommeil ? (*Un temps.*) Simplement regarder droit devant moi, les lèvres rentrées ? (*Temps long pendant qu'elle le fait. Elle s'arrête de tirer sur l'herbe.*) Plus un mot jusqu'au dernier soupir, plus rien qui rompe le silence de ces lieux. (*Un temps.*) De loin en loin un soupir dans la glace. (*Un temps.*) Ou un bref... chapelet de rires, des fois que d'aventure je la trouverais encore bonne. (*Un temps. Elle a un sourire qui semble devoir culminer en rire soudain il cède à une expression d'inquiétude.*) Mes cheveux ! (*Un temps.*) Me suis-je coiffée ? (*Un temps.*) Je l'ai fait peut-être. (*Un temps.*) Normalement je le fais. (*Un temps.*) Il y a si peu qu'on puisse faire. (*Un temps.*) On fait tout. (*Un temps.*) Tout ce qu'on peut. (*Un temps.*) Ce n'est qu'humain. (*Elle commence à inspecter le mamelon, lève la tête.*)
- 25 Que nature humaine. (*Elle se remet à inspecter le mamelon, lève la tête.*) Que faiblesse humaine. (*Elle se remet à inspecter le mamelon, lève la tête.*) Que faiblesse naturelle. (*Elle se remet à inspecter le mamelon.*) Pas trace de peigne. (*Elle inspecte.*) Pas trace de brosse. (*Elle lève la tête. Expression perplexe. Elle se tourne vers le sac, farfouille dedans.*) Le peigne est là. (*Elle revient de face.*)
- 30 Expression perplexe. Elle se tourne vers le sac, farfouille.) La brosse est là. (*Elle revient de face. Expression perplexe*) J'ai pu les rentrer, après m'en être servie. (*Un temps. De même.*) Mais normalement je ne rentre pas mes choses, après m'en être servie, non, je les laisse traîner là, ça et là, et les rentre toutes ensemble, en fin de journée. (*Sourire.*) Le vieux style ! (*Un temps.*) Le doux vieux style ! (*Fin du sourire.*) Et pourtant... il me semble... me rappeler... (*Soudain insouciant.*) Oh tant pis, quelle importance, voilà ce que je dis toujours, c'est très simple, je me coifferai plus tard, très simple, le temps est à Dieu et à moi. (*Un temps.*) À Dieu et à moi... (*Un temps.*) Drôle de tournure. (*Un temps.*) Est-ce que ça se dit ? (*Se tournant un peu vers Willie.*)
- 40 Est-ce que ça peut se dire, Willie, que son temps est à Dieu et à soi ? (*Un temps. Se tournant un peu plus, plus fort.*) Est-ce que tu dirais ça, Willie, que ton temps est à Dieu et à toi ?

*Un temps long.*

WILLIE. – Dors.